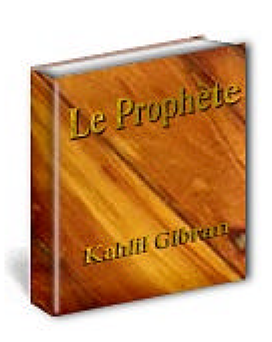
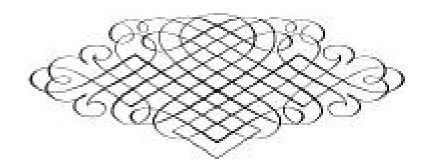




Kahlil Gibran

traduit par Michael LaChance



L'élu et le bien-aimé Almustafa, qui était l'aurore illuminant ses propres jours, avait attendu douze ans dans la cité d'Orphalese le retour de son navire, lequel devait le ramener en son île natale.

Au cours de la douzième année, au septième jour de l'Ielool, le temps de la moisson, il gravit la colline et par-dessus les remparts, alors qu'il scrutait l'horizon, il aperçut son navire approcher avec la brume.

Aussitôt les portes de son cœur s'ouvrirent avec force et sa joie se précipita par-delà les mers. Puis, fermant les yeux, il se recueillit dans les silences de son âme.

Mais comme il descendait la colline, une grande tristesse l'envahit et il pensa en son cœur:

Comment pourrais-je m'en aller avec calme et sans regret ? Non, ce n'est point sans une profonde blessure au cœur que je devrai faire mes adieux à cette cité.

J'ai passé entre ces murs de trop longues journées de douleur et de trop longues nuits de solitude. Lorsqu'arrive le moment de se libérer de la souffrance et de la solitude, comment le faire sans regret?

J'ai laissé trop de mon âme au détour de chacune de ces rues comme mille images dispersées de ma mémoire et mon attente s'est communiquée; d'elle a essaimé cette multitude d'enfants nus qui errent de-ci de-là dans les collines et que je ne saurais quitter sans que m'en pèse la douleur.

Ce n'est pas une couronne que je pourrais rejeter du jour au lendemain, c'est une peau qu'il me faut déchirer de mes propres mains.

Ce n'est pas quelques souvenirs que je laisse derrière moi, mais un cœur que ta faim et la soif ont adouci.

Cependant je ne peux différer mes adieux plus longtemps.

La mer qui rappelle toute chose me réclame et je dois prendre le large.

Car séjourner ici encore, malgré les heures brûlantes de la nuit, c'est transir et devenir de glace et s'enfermer dans un moule.

Il y a tant de choses ici que j'emporterais volontiers avec moi. Mais comment le pourrais-je ?

La voix ne peut emporter dans son envol la langue et les lèvres qui lui ont donné des ailes. C'est seule qu'elle doit s'élancer dans l'éther.

Et ce sera seul et sans emporter son nid, que l'aigle prendra son envol à la face du soleil.

Comme il redescendait la colline, il se retourna encore une fois vers la mer. C'est alors qu'il reconnut les marins sur la proue du bateau qui approchait du port. C'était les hommes de son pays.

Du plus profond de son être, il s'élança vers eux, s'écriant:

Vous qui êtes aussi les enfants de mon immémoriale mère, vous qui chevauchez les brisants,

Vous qui tant de fois avez navigué dans mes rêves, vous êtes maintenant venus jusqu'à cette heure de ma métamorphose, qui sera de tous mes songes, le plus profond.

Je suis prêt, et toutes voiles dehors, mon désir ardent n'attend que le vent.

De cet air calme, je ne m'emplirai la poitrine qu'une seule fois, je ne jetterai derrière moi qu'un dernier regard amoureux,

Et je me tiendrai parmi vous, debout comme un marin parmi les marins.

Et toi, mer immense, mère toujours en éveil,

Qui es la seule paix et la seule liberté que les fleuves et rivières peuvent espérer,

Il suffit d'un dernier méandre à ce ruisseau, d'un ultime frisson sur cette clairière,

Et je serai à toi, telle une goutte éperdue rejoignant l'océan sans entraves.

Comme il marchait, il vit que des hommes et des femmes quittaient en grand nombre champs et vergers depuis les terres les plus lointaines, et se hâtaient aussi vers les portes de la cité.

Et il les entendit évoquer son nom et se héler d'un champ à l'autre pour annoncer la venue du vaisseau.

Et il se dit en lui-même:

Est-ce que seul le jour des adieux aura la vertu de nous rassembler ?

Mon aurore sera-t-elle en vérité mon crépuscule ?

Que léguer à celui qui a laissé sa charrue au milieu des sillons ou à celui qui a arrêté la roue du pressoir ?

Mon cœur deviendra-t-il cet arbre gorgé de fruits qui saura rassembler et ensuite partager?

Saurais-je faire jaillir mes désirs comme une fontaine pour remplir leurs coupes?

Suis-je cette harpe touchée par les mains du tout-puissant ou suis-je cette flûte qui en reçoit le souffle ?

Je suis, certes, épris des silences, mais quels trésors aurais-je débusqués qu'il me serait possible de transmettre et dont je serais certain de la valeur?

Si c'est aujourd'hui mon jour de moisson, en quels champs et en quelle saison oubliée ai-je semé?

Si cette heure est vraiment celle à laquelle doit s'éclairer ma lampe, ce ne sera pas ma flamme qui y brûlera.

Je brandirai une lampe vide et obscure,

Et le gardien de la nuit y mettra de l'huile pour ensuite l'allumer.

Voilà ce qu'il exprima en paroles. Mais il ne livra pas tout son cœur. Car il ne pouvait lui-même proférer ce qui était son secret le plus profond.

Lorsqu'il entra finalement dans la cité, tout le peuple vint à sa rencontre et tous l'imploraient de tout leur cœur comme d'une seule voix.

Les anciens de la cité s'approchèrent et dirent:

Ne nous quitte pas tout de suite.

Tu as été un déferlement de soleil dans notre crépuscule et ta jeunesse nous a comblés de rêves à rêver.

Tu n'étais pas notre invité ni même un étranger parmi nous, mais un fils et notre bien-aimé.

Nous prions que nos yeux ne se troublent pas déjà de chercher partout ton visage.

Et les prêtres et les prêtresses lui dirent:

Ne laisse pas les vagues de la mer nous séparer si tôt et ne permets pas que les années passées en notre compagnie ne deviennent pour nous qu'un souvenir lointain.

Tu as fait passer un esprit parmi nous et même ton ombre sur nos visages les illuminait.

Nous t'avons tant aimé. Mais nous ne savions le dire et nous avons omis de le déclarer, tant nous portions de voiles sur le cœur.

Maintenant notre amour te réclame et veut se dévoiler devant toi.

Hélas! il en a toujours été ainsi, l'amour ne découvre toute sa profondeur qu'au moment de la séparation.

Et d'autres vinrent aussi et lui adressèrent leurs suppliques. Mais il ne leur répondit pas. Il laissa choir quelque peu sa tête, et ceux qui étaient le plus près de lui virent des larmes couler sur sa poitrine.

Puis, suivi de tout le peuple, il s'avança vers la grande place du temple.

C'est alors qu'une femme sortit du Sanctuaire, son nom était Almitra.

C'était une voyante.

Il avait pour elle dans le regard une infinie tendresse, car elle avait été la première à l'attendre et à croire en lui dès son premier jour dans la cité.

Elle l'interpella alors en lui disant:

Prophète de Dieu, en quête d'apogée, longtemps tu as scruté l'horizon dans l'espoir d'y apercevoir ton vaisseau.

Et maintenant qu'il est là, tu dois partir.

Combien brûlant doit être ton désir de rejoindre la terre de tes souvenirs, où résident depuis toujours tes plus grands espoirs; et si grand que soit notre amour, il ne voudrait pas te retarder ni nos besoins te retenir.

Cependant, avant que tu nous quittes, nous te le demandons instamment, parle-nous et départis-toi quelque peu de ta vérité.

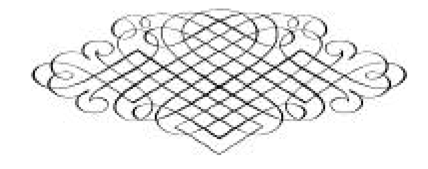
Afin que nous puissions la donner à nos enfants et que ceux-ci la transmettent à leurs enfants, et qu'ainsi elle ne se perde pas.

Dans ta profonde solitude tu as veillé au cœur de nos jours, et dans ta veille lumineuse tu nous entendais pleurer et rire dans notre sommeil.

Aussi il est temps que tu nous révèles à nous-mêmes et que tu nous parles de tout ce qui nous mène de la naissance à la mort.

Et il répondit:

Gens d'Orphalese, de quoi puis-je vous parler sinon de ce qui, à ce moment, s'éveille déjà dans vos âmes ?



Almitra dit: Parle-nous en premier lieu de l'Amour. Il leva la tête et regarda tous ceux qui étaient devant lui, et tous retenaient leur souffle. Et, d'une voix forte, il dit:

Lorsque l'amour vous fait signe, suivez-le,

Bien que ses voies soient abruptes et escarpées.

Et lorsque ses ailes vous enveloppent, abandonnez-vous à lui,

Quoiqu'il ait un dard acéré caché parmi ses plumes, qui pourrait vous blesser.

Et s'il vous adresse la parole, croyez en lui,

Bien que de sa voix il puisse fracasser vos rêves, comme le vent du Nord dévaste le jardin.

Car autant l'amour sait vous couronner, autant il sait vous crucifier. Alors même qu'il vous aide à grandir, il vous dépouille.

Alors même qu'il s'élève au plus haut de vous-mêmes et caresse les plus tendres de vos branches qui ondoient dans le soleil,

Il s'enfonce au plus profond de vos racines pour vous ébranler dans vos assises.

Comme des gerbes de blé que l'on moissonne, il vous rassemble en lui-même.

Il vous bat au fléau pour vous mettre à nu.

Il vous passe au crible pour vous libérer de votre enveloppe.

Il vous moud à la meule jusqu'à la blancheur.

Il vous pétrit pour vous assouplir.

Puis il vous soumet à son feu sacré, afin que vous puissiez devenir le pain sacré du festin vénérable de Dieu.

Voilà tout ce que l'amour vous fera subir afin de vous faire connaître les secrets de votre cœur, et devenir, en cette connaissance, un éclat du cœur de la Vie.

Mais si vous n'osez pas et ne recherchez de l'amour que la paix et les plaisirs,

Alors il vous serait préférable de ne pas dévoiler votre nudité et de fuir, quand l'amour fait son battage,

Vers un monde sans saisons où vous pourrez encore rire, mais non pas rire aux éclats, et où vous pourrez encore pleurer, mais non pas de toutes vos larmes.

L'amour ne donne que lui-même et ne prend rien qu'en lui-même.

L'amour ne possède personne et ne peut être possédé, Car l'amour se suffit amplement de l'amour.

Lorsque vous aimez, vous ne devez pas dire:

" Dieu est dans mon cœur ", mais plutôt: "Je suis dans le cœur de Dieu. "

Et ne croyez pas que vous pouvez diriger les voies de l'amour, car c'est l'amour, s'il juge que vous le méritez, qui dirigera votre cœur.

L'amour n'aspire qu'à s'épanouir pleinement.

Si vous aimez et devez éprouver des désirs, faites que ces désirs soient vôtres:

Vous fondre en ce ruisseau onduleux qui chante une mélodie à la nuit.

Eprouver la douleur d'un débordement de tendresse.

Porter la blessure qui n'est due qu'à votre incompréhension de l'amour,

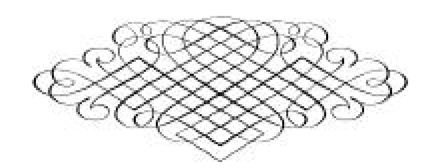
Et en laisser couler le sang joyeusement.

Vous réveiller à l'aube avec un cœur ailé et rendre grâce pour cette nouvelle journée où il vous est permis d'aimer;

Méditer ensuite sur l'extase de l'amour en faisant la méridienne;

Et revenir chez vous au crépuscule rempli de gratitude;

Enfin, vous endormir avec en votre cœur une prière pour l'être aimé et sur vos lèvres un chant de louanges.



Alors Almitra reprit la parole et dit: Et que pouvez-vous nous dire du Mariage, maître?

Il répondit, disant:

Vous êtes nés ensemble et le serez pour toujours.

Vous serez ensemble lorsque le battement des ailes blanches de la mort dispersera vos jours.

Oui, vous serez ensemble comme un murmure dans la mémoire de Dieu.

Mais laissez-vous une certaine liberté au cœur de votre union,

Que les vents célestes puissent dessiner leurs volutes entre vous.

Aimez-vous les uns les autres, mais ne faites pas de l'amour une contrainte:

Faites qu'il soit plutôt la mouvance d'un océan qui s'étend entre les rivages de l'âme.

Remplissez mutuellement vos coupes, mais ne buvez pas tous deux à la même.

Echangez entre vous le pain, mais ne mangez pas tous deux de la même fournée.

Chantez et dansez ensemble et soyez joyeux, mais demeurez chacun seul,

Comme les cordes d'un luth restent séparées et vibrent à l'unisson.

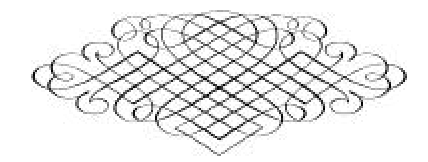
Donnez votre cœur, mais non pas de façon que l'autre en devienne le possesseur,

Car seule la Vie peut recueillir vos cœurs en ses mains.

Rapprochez-vous, mais ne vous tenez pas trop près,

Tout comme les piliers sont répartis à bonne distance dans le temple,

Et le chêne et le cyprès ne croissent pas dans l'ombre l'un de l'autre.



Et une femme qui tenait un nouveau-né sur son sein dit: Parle-nous des Enfants.

Et il dit: Vos enfants ne sont pas vos enfants.

Ils sont les fils et les filles d'une Vie depuis toujours amoureuse d'elle-même.

Ils naissent par vous mais non de vous.

Et bien que vous les ayez auprès de vous, ils ne vous appartiennent pas.

Vous pouvez leur donner votre amour mais non point vos pensées,

Car ils pensent par eux-mêmes.

Vous pouvez offrir le gîte à leurs corps mais non à leurs âmes,

Car leurs âmes prennent pour demeure la maison de demain, et vous ne pouvez la visiter, même en rêve.

Vous pouvez vous efforcer de leur ressembler, mais ne cherchez pas à les rendre semblables à vous,

Car la vie ne revient pas sur ses pas ni ne s'attarde dans les jours passés.

Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches vivantes, sont décochés dans l'avenir.

L'Archer prend pour ligne de mire le chemin de l'infini; Il vous tend de toute Sa puissance et Ses flèches s'échappent avec célérité jusqu'à perte de vue,

Et lorsque la main de l'Archer vous ploie, que ce soit pour votre plus grande joie;

Car s'Il aime la flèche qui vole, Il aime aussi l'arc qui ne tremble pas.

lors un homme riche dit: Parle-nous du Don.

Et il répondit:

Vous donnez peu lorsque vous donnez de vos biens.

C'est lorsque vous donnez de vous-mêmes que vous donnez vraiment.

Que sont vos biens sinon des choses que vous gardez jalousement dans la crainte d'en avoir besoin plus tard?

De quel profit aura été la prudence du chien, enterrant si profondément ses os dans le sable alors qu'il suit les pèlerins vers la ville sainte, qu'il ne peut les retrouver?

La peur de connaître le besoin n'est-elle pas le besoin lui-même ?

Et la crainte de la soif, alors même que votre puits est plein, n'est-elle pas justement la soif qui ne peut être apaisée ?

Il y a ceux qui donnent peu alors qu'ils sont dans l'abondance, et qui, lorsqu'ils donnent, le font pour gagner quelque crédit dans l'esprit d'autrui; et leurs motifs inavoués achèvent de rendre leurs dons douteux.

Et il y a ceux qui ont peu, mais qui donnent tout.

Ceux-là croient en la vie et dans la générosité de la vie, c'est pourquoi leur coffre n'est jamais vide.

Il y a ceux qui donnent avec joie et pour qui cette joie est leur récompense.

Et il y a ceux qui donnent avec difficulté et cet arrachement est leur rédemption.

Et il y a ceux qui donnent sans éprouver de tourments ni rechercher de satisfaction, et qui n'éprouvent pas non plus le sentiment d'être vertueux,

Ils donnent comme la toute-épice, là-bas, dans la vallée, répand son parfum à l'entour.

C'est par les mains de ceux-là que Dieu parle et c'est par leurs yeux qu'Il répand Sa bienveillance sur la terre.

Il est excellent d'avoir donné lorsqu'on vous le demandait mais il est mieux de donner parce qu'on a compris qu'il serait bon de le faire, sans qu'on ne vous demande rien.

Et pour les généreux, trouver à qui donner ne procure-t-il pas une joie plus grande que le don ?

Est-il seulement quelque chose que vous ne pourriez donner?

Tout ce que vous possédez un jour sera donné;

Donnez donc maintenant afin que votre heure de générosité soit et que ce ne soit celle de vos héritiers.

Vous dites volontiers: "Je veux bien donner, mais seulement à ceux qui le méritent. "

Ce n'est pas ce que disent les arbres de vos vergers ni les troupeaux de vos pâturages.

Ils donnent afin de vivre, car tout garder pour soi, c'est périr.

Croyez-vous que celui qui est assez digne de jouir du jour et de la nuit ne soit pas assez digne de jouir de tout ce que vous pourriez lui donner ?

Et que celui qui a mérité de boire à l'océan de la vie, ne mérite pas d'emplir sa coupe à votre petit ruisseau?

Et n'est-ce pas un plus grand mérite encore que le courage et la confiance, voire même la charité, de recevoir ?

Et qui croyez-vous être pour que les hommes mettent leur cœur à nu et laissent tomber leur fierté afin que vous puissiez les voir dans leur vraie valeur et dans leur dignité intouchée ?

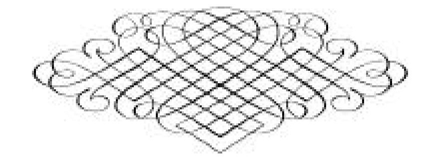
Assurez-vous d'abord de mériter d'être celui qui donne et d'être l'instrument du don.

Car c'est la vie qui donne à la vie; vous, qui prétendez être celui d'où provient le don, n'êtes qu'un témoin.

Quant à vous qui recevez -- et vous tous recevez --, ne portez surtout pas le poids de la gratitude, de crainte qu'elle devienne un joug sur vos épaules et sur celles de celui qui donne.

Au contraire, considérez ces dons comme des ailes avec lesquelles vous pourrez vous élever avec celui qui donne.

Car si vous vous sentez par trop endettés, vous finirez par douter d'une générosité qui a la terre inépuisable pour mère, et Dieu pour père.



Alors un vieil homme, tenancier d'une auberge, s'avança et dit: Parle-nous du Manger et du Boire.

Et il dit:

Si seulement vous pouviez vivre du parfum de la terre et, comme la plante, vous contenter de lumière.

Mais puisque vous devez tuer pour manger, et ravir au nouveau-né le lait de sa mère pour étancher votre soif, faites alors que ce soit un acte de dévotion.

Et faites de votre table un autel sur lequel ne soient immolés le pur et l'innocent de la forêt et de la plaine que pour ce qui est encore plus pur et plus innocent en l'homme.

Lorsque vous tuez une bête, dites-lui dans votre cœur:

" Par cette même loi inexorable qui t'abat, je serai moi aussi abattu et consommé.

Car la puissance qui t'a livré entre mes mains me livrera à des mains plus fortes.

Ton sang et mon sang ne sont jamais que la sève dont se nourrit l'arbre du ciel.

Et lorsque vous croquez une pomme, dites-lui en votre cœur:

" Tes semences germeront dans mon corps.

Et tes bourgeons à venir fleuriront dans mon cœur, Et mon haleine sera ton parfum,

Et les saisons seront pour toi comme pour moi une réjouissance. "

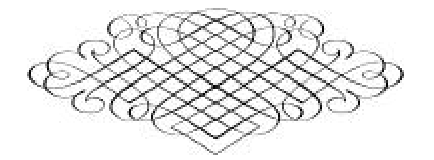
Et à l'automne, lorsque vous vendangez les raisins de vos vignes pour le pressoir, dites en votre cœur:

"Je suis aussi une vigne et mon fruit sera cueilli pour le pressoir,

Et comme le vin nouveau je serai gardé dans des amphores éternelles. "

Quand l'hiver venu vous boirez de ce vin, ayez une chanson au cœur pour chaque coupe que vous en aurez tiré.

Et qu'il y ait dans votre chanson une pensée pour les jours d'automne, pour la vigne et pour le pressoir.



Alors un laboureur dit: Parle-nous du Travail. Et il répondit, disant:

Vous travaillez pour vous maintenir au diapason de la terre et de son âme.

Car rester oisif, c'est laisser passer les saisons dans l'indifférence et sortir du cortège de la vie avançant majestueusement et en fière soumission vers l'infini.

Lorsque vous travaillez, vous devenez une flûte au cœur de laquelle le murmure lancinant des heures devient musique.

Lequel d'entre vous voudrait encore être un roseau indolent et silencieux, alors qu'autour de vous tout chante à l'unisson ?

Vous avez toujours entendu dire que le travail était une malédiction et le labeur une misère.

Mais je vous dis maintenant: lorsque vous travaillez, vous accomplissez en partie le plus vieux rêve de la terre dont vous êtes devenus les dépositaires aussitôt que ce rêve advint.

C'est en continuant à vous appliquer à votre travail que vous aimez véritablement la vie,

Et aimer la vie par le travail, c'est la rejoindre en sa nature la plus secrète.

Mais si, dans un moment de désarroi, vous voyez dans votre naissance une affliction et dans la nécessité d'assurer votre subsistance, une malédiction dont vous portez la marque sur le front, alors je vous dirais: seule la sueur de votre front saura en effacer la marque infamante.

Vous avez également entendu dire que la vie n'est que ténèbres et dans votre lassitude, vous ne pouvez que répéter ce que disent les éreintés.

Quant à moi, je vous assure que la vie en effet ne peut être que ténèbres, si on n'y rencontre pas l'élan d'une passion,

Et cette passion n'est qu'aveuglement si elle n'est pas guidée par la connaissance, Et toute connaissance est vaine sauf dans un travail, Et tout travail n'est que vacuité s'il se fait sans amour;

Lorsque vous travaillez avec amour, vous resserrez vos liens envers vous-mêmes, envers les autres et envers Dieu.

Et qu'est-ce que travailler avec amour ?

C'est tirer de votre cœur chaque fil de l'étoffe que vous tissez, comme si cette étoffe devait être portée par la personne de votre choix.

C'est construire une maison avec le plus grand soin, comme si elle était destinée aux personnes qui vous tiennent le plus à cœur.

C'est semer les grains avec émotion et en récolter le fruit avec joie, comme si tous vos bien-aimés avaient à s'en nourrir.

C'est insuffler en tout ce que vous façonnez la marque de votre esprit,

Et savoir que pendant ce temps tous les défunts dont vous chérissez le souvenir vous assistent et vous veillent.

Je vous ai si souvent entendu répéter à la façon de ceux qui parlent dans leur sommeil:

"Celui qui travaille le marbre et qui parvient à découvrir dans la pierre la forme de son âme est plus noble que celui qui laboure la terre.

Et celui qui parvient à coucher l'arc-en-ciel sur la toile pour le mettre à portée de la sensibilité humaine, est plus que celui qui fait des sandales pour nos pieds. "

Mais je parle quant à moi, non point dans la torpeur du rêve, mais dans l'éclat du midi et je dis que le vent ne se fait pas plus caressant pour les chênes géants que pour le plus frêle de tous les brins d'herbe;

Et seul sera grand celui qui saura faire entendre dans la voix du vent, un chant que J'amour aura rendu plus profond et plus doux.

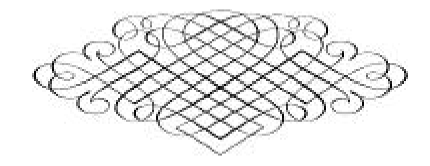
C'est par le travail que l'amour devient apparent.

Et si vous ne pouvez travailler avec cœur, mais seulement avec dégoût, il vaut mieux pour vous de quitter votre ouvrage et de vous asseoir aux portes du temple pour recevoir l'aumône de ceux qui retirent une joie de leur travail.

Car si vous n'êtes pas consciencieux dans la cuisson du pain, vous cuirez un pain amer qui ne rassasiera qu'à moitié la faim de l'homme.

Et si vous pressez les raisins de mauvaise grâce, vous distillerez le poison de la rancœur dans le vin.

Et si d'aventure vous pouviez chanter avec les anges sans pour autant aimer le faire, vous détourneriez à tout jamais des oreilles de l'homme les voix du jour et de la nuit.



lors une femme dit: Parle-nous de la Joie et de la Tristesse.

Et il répondit:

La tristesse devient une joie lorsqu'on la connaît mieux.

Du même puits d'où jaillissent vos rires ont souvent débordé vos larmes.

Et comment en serait-il autrement ?

Plus profonde est la blessure laissée par les chagrins, d'autant elle pourra contenir la joie.

La coupe fraîche où vous dégustez le vin n'est-elle pas celle-là même qui fut brûlante dans le four du potier ?

Et le luth où votre âme trouve une si grande plénitude n'est pas ce même bois qui fut évidé à coup de ciseau?

Quand vous éprouvez la joie, sondez votre cœur; il vous apparaîtra que seul ce qui vous a procuré du chagrin peut maintenant vous procurer de la joie.

Et quand vous êtes plongés dans le chagrin, sondez à nouveau votre cœur et vous verrez qu'en vérité vous regrettez ce qui faisait votre bonheur.

Certains d'entre vous disent volontiers: " La joie est sans limite et plus grande que la tristesse. " D'autres disent: " Non, la tristesse est plus profonde. "

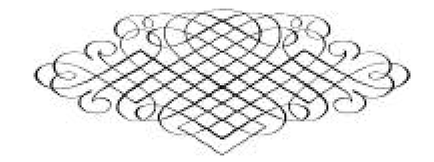
Mais moi je vous dis qu'elles sont inséparables.

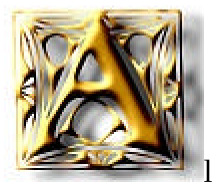
L'une ne va pas sans l'autre, et si vous êtes attablés avec l'une d'entre elles, n'oubliez pas que l'autre ne saurait être loin, reposant peut-être sur votre lit.

En vérité vous êtes suspendus comme les deux plateaux de la balance, oscillant entre vos joies et vos tristesses.

Ce n'est que lorsque les plateaux seront vides que vous trouverez équilibre et stabilité.

Lorsque le trésorier soulève la balance par le milieu pour soupeser son or et son argent, vous ne pouvez empêcher que vos peines et vos joies vous déséquilibrent.



lors un maçon vint vers lui et dit: Parle-nous de nos Foyers.

Et il répondit:

Bâtissez d'abord en imagination un berceau

de verdure au cœur de la forêt avant de vous ériger une maison dans l'enceinte de la ville.

Car de même qu'il vous sera donné de retrouver le foyer aux soirs de votre vie, de même le voyageur en chacun de vous vous permettra-t-il de retrouver le lointain et la solitude.

Votre maison est votre deuxième corps.

Elle s'épanouit au soleil et sommeille dans la quiétude d'une nuit, l'illuminant par le rêve. Votre maison ne rêve-t-elle pas ? Par le rêve, ne lui arrive-t-il pas de quitter la ville pour se perdre dans les broussailles et se hisser au sommet des collines ?

Ah, si je pouvais tenir toutes vos maisons dans ma main et comme un semeur les disperser dans les forêts et les prairies.

Ah, si les vallées étaient vos avenues et les sentiers verdoyants étaient vos rues, si vous pouviez avoir la vigne pour lieu de ralliement et arriver avec les parfums de la terre dans vos vêtements.

Mais ces choses ne sont pas encore pour tout de suite.

Vos ancêtres trop craintifs vous ont rassemblés trop près les uns des autres. Et cette crainte ne se dissipera pas de si peu. Il faudra attendre quelque temps avant que les murs de la ville cessent de séparer vos champs de la chaleur de vos foyers.

Et dites-moi, gens d'Orphalese, que cachez-vous dans ces maisons ?

Et que gardez-vous si précieusement derrière ces portes verrouillées ?

Est-ce la sérénité, la détermination tranquille par laquelle s'exprime toute votre force ?

Sont-ce des pensées profondes, ces arches de lumière qui courent de sommet en sommet dans l'esprit ?

Est-ce la beauté qui à travers des oeuvres de bois et de pierre conduit le cœur jusqu'à la montagne sacrée ?

Dites-moi, avez-vous tout cela dans vos maisons ? Ou n'y dissimulez-vous pas plutôt le confort, l'avidité d'un plus grand confort, cette envie sournoise qui entre d'abord chez vous comme invité, puis devient votre hôte, et s'installe finalement en maître ?

Car, en effet, il devient ce tyran qui, de ses grappins et de son fouet, réduit vos plus généreux désirs en de pauvres pantins.

Car si sa main est de velours, son cœur est de fer.

Il tâche par tous les moyens de vous endormir afin de venir vous narguer dans votre sommeil jusque dans la noblesse de votre chair.

Il mène sa danse contre le bon sens et enrobe de coton vos idées les plus solides comme si elles étaient des porcelaines qu'un rien réduit en poussière.

En vérité l'avidité pour les biens empoisonne toutes les passions de l'âme et vous porte en terre en ricanant.

Mais vous, enfants de l'azur, qui ne vous laissez endormir même lorsque vous prenez un repos, vous ne serez ni piégés ni domptés.

Votre maison ne sera pas une ancre mais un mât.

Elle ne sera pas une tapisserie moirée cachant une plaie hideuse, mais une paupière protégeant l'œil.

Vous n'accepterez pas de vous laisser rogner les ailes pour en franchir la porte, ni de courber la tête de crainte de ne heurter le plafond, ni de retenir votre souffle de peur que les murs ne se rendent et ne s'écroulent.

Vous n'accepterez pas de prendre pour demeure des tombes que des morts auront maçonnées pour emmurer les vivants.

Et si grande et belle qu'elle puisse être, votre maison ne saura garder un seul secret ni empêcher vos espoirs de vous quitter.

Car ce qui est infini en chacun de vous réside dans la haute demeure du ciel, dont les brumes de l'aurore sont la porte, et dont les chants et les silences de la nuit, les fenêtres.

e tisserand dit: Parle-nous des Vêtements.

Et il répondit:

Vos vêtements ne font que tenir votre beauté à l'abri des regards,

mais ils ne cachent pas ce qui est disgracieux.

En cherchant par vos vêtements à ménager autour de vous un espace d'intimité, vous risquez de vous enfermer dans un carcan et de vous enchaîner.

Puissiez-vous vous dépouiller davantage pour aller au-devant du soleil et du vent.

Car le souffle de la vie est dans les rayons du soleil et la main de la vie est dans le vent.

Certains d'entre vous disent: " C'est le vent du Nord qui a tissé les vêtements que nous portons. "

Et je dis: Certes, c'est le vent du Nord,

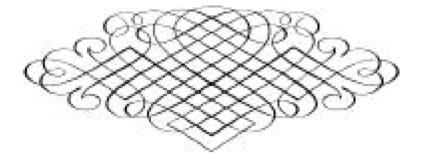
Mais il avait la honte pour métier à tisser, et vos nerfs ramollis lui ont servi de fil.

Et son ouvrage fini, il éclata de rire au fond des forêts.

N'oubliez pas qu'il n'est de meilleur bouclier contre les yeux concupiscents que la pudeur elle-même.

Et lorsqu'il n'y aura plus de concupiscence, la pudeur n'apparaîtra-t-elle pas comme une entrave et une souillure de l'esprit?

N'oubliez pas que la terre aime sentir vos pieds nus et que les vents font leur délice de jouer avec vos cheveux.



t un marchand dit: Parle-nous de l'Achat et de la Vente.

Et il répondit en ces termes:

La terre vous comble de ses présents. Vous ne serez jamais dans le besoin si vous savez comment tendre les mains.

C'est en faisant commerce des dons de la terre que vous trouverez l'abondance.

Cependant, si ces échanges ne se font pas dans un esprit d'amour et de justice ils pourront entraîner la jalousie et l'indigence.

Vous qui peinez sur la mer, les champs et les vignes, lorsque vous rencontrez les tisserands, les potiers et les épiciers sur la place du marché,

Invoquez tous ensemble le maître esprit de la terre pour qu'il se manifeste parmi vous, et sanctifie vos balances, vous faisant accorder à chaque chose la valeur qui lui est due.

Et ne permettez pas à ceux qui ne font rien de leurs mains de prendre part à vos transactions et de payer votre labeur avec de beaux discours.

A de tels hommes vous devez dire:

" Venez au champ travailler avec nous, prenez le large avec nos frères et jetez vos filets,

Car la terre et la mer vous seront aussi profitables qu'à nous. "

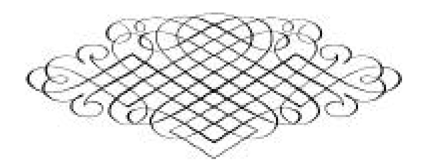
Et si vous voyez arriver des chanteurs et des danseurs et des joueurs de flûte, achetez aussi ce qu'ils ont à vous offrir.

Car ce sont aussi des cueilleurs de fruits et d'encens, et ce qu'ils apportent réchauffera et nourrira votre âme, bien que fait de l'étoffe des rêves.

Et, quand le moment vient de vous séparer sur la place du marché,

Veillez à ce que nul ne reparte les mains vides.

Car le maître esprit de la terre ne trouvera de repos et ne se laissera porter par les vents, tant que les besoins du dernier d'entre vous n'auront été satisfaits.



Alors un des magistrats de la cité s'avança et dit: Parle-nous du Crime et du Châtiment.

Il répondit en ces termes:

C'est lorsque votre esprit se laisse errer au gré des vents et lorsque vous êtes seuls et laissés à vous-mêmes, que vous commettez des fautes envers les autres et par le fait même envers vous-mêmes.

Et c'est pour cette faute dont vous êtes coupables, qu'il vous faudra frapper et patienter longtemps à la porte des bienheureux avant que l'on ne vienne ouvrir.

Votre moi-divin est comme l'océan,

Rien ne pourra jamais l'affecter,

Et comme l'éther il ne soulève que ceux qui ont des ailes.

Et votre moi-divin est comparable au soleil,

Il n'accomplit pas sa course dans les galeries de la taupe ni ne cherche à se lover dans le trou du serpent.

Mais votre être n'est pas seulement constitué d'un moi-divin.

Une grande part de vous-mêmes est encore homme et pour une grande part également, vous n'êtes pas encore homme,

Mais un gnome informe qui titube dans les brouillards du sommeil en quête de son propre éveil.

Ceci dit, c'est de l'homme en vous que j'aimerais vous entretenir.

Car c'est bien lui et non pas votre moi-divin ou encore le gnome égaré dans les brouillards, qui sera confronté au crime et son châtiment.

Je vous entends souvent parler de tous ceux dont la conduite est répréhensible comme s'ils ne faisaient pas partie des vôtres, qu'ils étaient de purs étrangers et seulement des intrus dans votre voisinage.

Mais je dis que comme le saint et le juste ne peuvent s'élever au-dessus de ce qu'il y a de plus noble en chacun de vous,

Ainsi le fourbe et le faible ne peuvent choir plus bas que ce qu'il y a de plus bas en chacun de vous.

Et tout comme une feuille ne jaunit pas sans que tout l'arbre soit en cause,

Celui qui fait le mal ne peut l'accomplir sans une volonté cachée en tous.

Car c'est tous ensemble que vous marchez vers votre moi-divin.

Vous êtes à la fois la route et les pèlerins.

Lorsque l'un d'entre vous trébuche et tombe, c'est pour ceux qui sont derrière lui, afin de les mettre en garde contre la pierre d'achoppement.

Et il tombe aussi pour ceux qui sont en avant et qui, bien que plus agiles et ayant le pied plus sûr, n'avaient pourtant pas écarté la pierre.

Et je dirai encore ceci, le mot dût-il à lui tout seul vous oppresser le cœur:

On peut jusqu'à un certain point tenir la victime responsable de son propre meurtre,

Et celui qui s'est fait voler n'est pas sans reproche d'avoir été volé.

Le juste est toujours un peu complice des actes commis par les méchants,

Ce n'est pas parce que nos mains sont sans taches que l'on peut s'innocenter des actes des criminels.

En effet, le coupable est parfois la première victime du préjudice,

Et c'est le condamné très souvent qui porte le fardeau de la peine à la place de ceux qui restent impunis et sans remords.

Vous ne pouvez séparer le juste de l'injuste et le bon du méchant,

Car à la face du soleil ils sont comme les fils noirs et les fils blancs dans un même tissu.

Et lorsque le fil noir se rompt, le tisserand vérifie tout le tissu, et il examine aussi le métier.

S'il est quelqu'un parmi vous qui appelle un jugement sur la femme infidèle,

Qu'il mette aussi le cœur du mari sur le plateau de la balance et mesure son âme à la sienne.

Et demandez à celui qui veut châtier l'offenseur d'examiner l'esprit de l'offensé.

Et s'il en est parmi vous qui au nom de la droiture réclament le châtiment et veulent porter la cognée dans l'arbre du mal, qu'ils commencent par regarder ses racines;

Ils découvriront que les racines de l'arbre du bien et de l'arbre du mal, de celui qui porte des fruits et de celui qui n'en porte pas, sont inextricablement mêlées au cœur silencieux de la terre.

Et vous, juges qui voulez être justes,

Quelle peine réservez-vous à celui qui commet ses vols en esprit tout en restant parfaitement honnête dans les actes de sa chair ?

Et quel châtiment imposerez-vous à ceux qui tuent dans la chair après avoir été tués dans l'esprit ?

Et comment poursuivrez-vous ceux qui abusent de notre confiance et font usage de la violence, quand ils sont eux-mêmes cruellement lésés et persécutés?

Et quelle peine ferez-vous peser sur ceux dont les remords sont déjà plus grands que les méfaits ?

Le remords n'est-il pas un châtiment administré par cette loi même dont vous vous prétendez les fidèles serviteurs ?

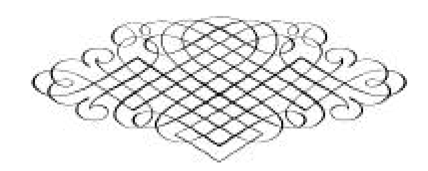
Et vous ne pouvez imposer le remords à l'innocent ni en alléger le cœur du coupable.

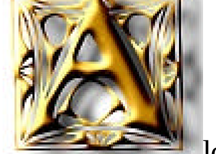
Ce visiteur indésirable reviendra dans la nuit pour que les hommes veillent et regardent en eux-mêmes.

Et vous, qui voulez comprendre la justice, saurez-vous mettre tous les actes en pleine lumière?

Alors seulement vous reconnaîtrez que celui qui est debout et celui qui est tombé ne sont qu'un seul et même homme à l'aurore, entre la nuit du gnome et le jour du moi-divin,

Et que la pierre la plus basse des fondations du temple n'est pas moins indispensable que sa clef de voûte.



lors un avocat dit: Qu'en est-il de nos Lois, maître ?

Et il répondit:

Vous vous complaisez à bâtir des lois" Mais vous prenez plus de plaisir encore à les contourner,

Comme des enfants construisent des châteaux de sable au bord de la mer pendant des heures pour ensuite les détruire avec de grands éclats de rire.

Mais tandis que vous bâtissez vos châteaux de sable, l'océan apporte toujours plus de sable sur le rivage,

Et lorsque vous les détruisez, l'océan rit avec vous. En vérité, l'océan se réjouit toujours avec l'innocent.

Mais qu'en est-il de ceux pour qui la vie n'est pas un océan et les lois humaines ne sont pas des châteaux de sable,

Pour qui la vie est un roc et la loi, le ciseau avec lequel ils veulent la sculpter à leur image ?

Qu'en est-il du boiteux qui hait les danseurs ?

Qu'en est-il du bœuf qui aime son joug et pour qui le cerf et l'élan de la forêt ne sont que des bêtes perdues et vagabondes ?

Qu'en est-il du vieux serpent qui ne peut rejeter sa peau et qui dit de tous les autres qu'ils sont nus et éhontés ?

Et de celui qui arrive tôt au festin de noces et qui, lorsqu'il a trop mangé et va se coucher, s'en va en déclarant que tous les festins sont contre la religion et les convives des renégats ?

Que dirais-je de tous ceux-là, sinon qu'ils bénéficient aussi de la clarté du soleil, bien qu'ils lui tournent le dos ?

Ils ne voient que leurs ombres, et ils ont fait de celles-ci leurs lois.

Et qu'est le soleil pour eux, sinon ce qui projette des ombres ?

N'élaborent-ils leurs lois en se penchant pour dessiner leurs ombres dans le sol?

Vous qui marchez face au soleil, vous laisserez-vous enchaîner par les images de la terre ?

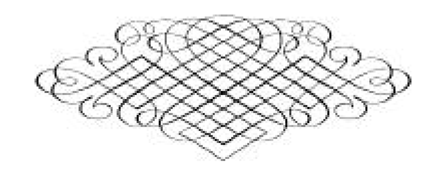
Vous qui voyagez avec le vent, laisserez-vous une girouette déterminer votre course ?

Quelle loi humaine vous liera si vous vous libérez de votre joug et ne brisez les portes des prisons ?

Quelles lois pouvez-vous craindre si vous dansez en prenant garde de ne pas trébucher sur les chaînes de fer qui vous entravent ?

Et qui pourra vous citer en jugement, quand vous déchirez vos vêtements, si vous prenez soin de vous en dépouiller sur un sentier où ne marche aucun homme ?

Gens d'Orphalese, vous pouvez étouffer le tambour et vous pouvez délier les cordes de la lyre, mais qui pourra empêcher l'alouette de chanter?



t un orateur dit: Parle-nous de la Liberté.

Et il répondit:

Je vous ai vus vous prosterner aux portes de la cité et dans vos foyers pour aduler votre liberté,

Comme des esclaves qui s'humilient devant un tyran et l'adorent d'autant qu'il les opprime.

Oui, dans les jardins du temple et sous les murs de la citadelle, j'ai vu le plus libre d'entre vous porter sa liberté comme un joug et des bracelets de fer.

Et j'ai senti que mon cœur saignait, car vous ne serez vraiment libres que lorsque le désir d'être libre deviendra pour vous une entrave, et lorsque vous cesserez de parler de la liberté comme d'un but et d'une consécration.

Vous serez vraiment libres non pas seulement lorsque vos jours seront sans souci et vos nuits sans solitude ni chagrin,

Mais lorsque ces choses ne feront que ceindre votre vie et que vous vous élèverez au-dessus d'elles, nus et sans attaches.

Et comment pourrez-vous croître au-delà de vos jours et de vos nuits, si vous ne brisez pas les chaînes par lesquelles vous avez, aux premières lueurs de votre compréhension, dévié de la voie du jour?

En vérité ce que vous appelez liberté est la plus lourde des chaînes, et vous êtes éblouis par ses maillons qui brillent dans le soleil.

Ne vous faudra-t-il pas d'abord vous séparer de certaines parties de vous-mêmes si vous voulez être libres ?

S'il vous apparaît qu'il vous faut commencer par abolir une loi injuste, n'oubliez pas que c'est vous-mêmes qui l'avez inscrite sur votre front.

Et vous ne pourrez l'abolir en brûlant les livres de lois ni en lavant le front de vos juges, dussiez-vous user de toutes les eaux de l'océan.

S'il vous apparaît que c'est en renversant le despote que vous serez libres, assurez vous d'abord de détruire le trône que vous lui avez érigé dans votre c~ur.

Car comment un tyran peut-il imposer sa loi à des êtres libres et fiers s'il n'existe pas une tyrannie au cœur de leur liberté et une honte au cœur de leur fierté ?

Et si c'est d'une inquiétude que vous voulez vous délivrer, n'oubliez pas que celle-ci fut bien moins imposée que choisie par vous-mêmes.

Et si c'est d'une peur que vous voulez vous affranchir, n'oubliez pas que cette peur a son siège en votre cœur et non dans la main que vous redoutez.

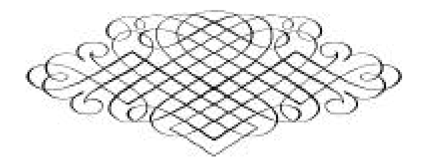
En vérité, tout ce qui se meut en vous-mêmes va par paires enlacées en une étreinte constante: ce que vous désirez va avec ce que vous redoutez, ce qui vous répugne, avec ce qui vous est agréable, ce que vous recherchez, avec ce que vous fuyez.

Ces choses se meuvent en vous en jeux d'ombres et de lumières où les unes ne vont pas sans les autres.

Et lorsqu'une ombre se dissipe et disparaît, la lumière rémanente devient l'ombre d'une autre lumière.

Et ainsi, lorsque plus rien n'enchaîne votre liberté,

Celle-ci devient-elle à son tour l'entrave d'une autre liberté.



t la prêtresse reprit la parole et dit:

Parle-nous de la Raison et de la Passion.

Et il répondit, disant:

Votre âme est souvent le théâtre de combats

où la raison et le jugement s'opposent à vos passions et à vos appétits.

Et ce serait mon désir le plus cher de vous apporter la paix de l'âme, que les discordes et les rivalités qui vous déchirent deviennent unité et harmonie.

Mais comment pourrais-je jamais y parvenir si vous ne devenez pas vous-mêmes des pacificateurs qui soient avant tout réconciliés avec eux-mêmes ?

La raison et les passions sont le gouvernail et les voiles de votre âme navigante. Si vos voiles se déchiraient ou que votre gouvernail se brisait, vous seriez abandonnés au roulis et à la dérive, ou tout simplement immobilisés, loin de tout port d'attache.

La raison gouvernant seule en effet, ne sait qu'étouffer toute spontanéité tandis que les passions auxquelles on laisse libre cours sont comme des brasiers ravageant tout avant de se consumer.

Faites que votre âme exalte votre raison et lui donne l'ardeur de la passion afin qu'elle puisse chanter; Et faites qu'elle gouverne vos passions par la raison, afin que vos passions se renouvellent à chaque jour dans leur propre mort, comme le phœnix s'élève toujours au-dessus de ses cendres.

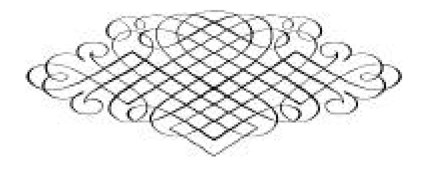
Je voudrais vous voir accorder autant d'attention à vos jugements et à vos appétits que vous en accorderiez à recevoir dans votre maison des invités qui vous sont chers.

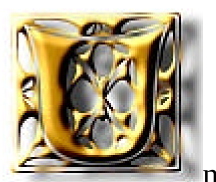
Bien entendu, vous veillerez à ne pas considérer davantage un invité qu'un autre, car prodiguer plus d'honneurs à l'un d'eux, c'est à coup sûr perdre l'amour et la confiance des deux.

Réfugiés dans les collines, à l'ombre fraîche des trembles, alors que monte en vous la paix et la sérénité des champs et des prairies qui s'étendent alentour, laissez votre cœur dire dans son silence: "La raison est la demeure de Dieu. "

Et quand l'orage menace et qu'un vent terrible déferle sur la forêt, que te tonnerre et l'éclair proclament toute la majesté du ciel, alors dites-vous dans l'effroi de votre cœur: "La passion est le mouvement de Dieu."

Bien que vous ne soyez qu'un souffle dans l'arbre de Dieu, et qu'une feuille dans Ses forêts, il vous appartient aussi d'assurer votre repos dans la raison et de tout entreprendre avec passion.



ne femme parla, disant, qu'est-ce que la Douleur ?

Et il dit:

Les souffrances sont les déchirures par lesquelles les germes de votre compréhension percent leur enveloppe.

Et tout comme il faut inévitablement que le noyau du fruit se casse pour que le cœur puisse mûrir au soleil, ainsi devez-vous connaître la douleur.

Tâchez de maintenir votre cœur dans l'émerveillement des miracles quotidiens de la vie et vos douleurs vous apparaîtront aussi dignes d'émerveillement que vos joies;

Vous saurez vous soumettre sans difficulté aux saisons du cœur, comme on règle sa vie sur le passage des saisons.

Et vous resterez alertes et sereins aux hivers de votre tristesse.

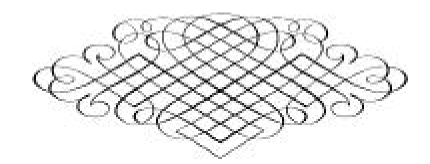
Vos souffrances sont en grande partie infligées par vous-mêmes.

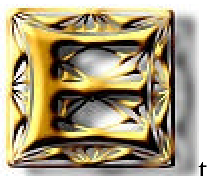
Elles sont ce remède amer par lequel le médecin qui est en vous soigne le malade en vous.

Aussi accordez votre confiance à ce médecin, et buvez son remède en toute quiétude et sans vous plaindre: bien

qu'elle vous paraisse brutale et sans ménagement, sa main est guidée par la main bienveillante de l'Invisible.

Et si elle brûle vos lèvres, la coupe qu'il vous tend, n'en a pas moins été façonnée par le Potier lui-même, d'une argile détrempée de Ses larmes sacrées.



t un homme dit: Parle-nous de la Connaissance de soi.

Et il répondit, disant:

Vos cœurs contemplent en silence les secrets du jour et de la nuit.

Mais vos oreilles languissent de s'emparer de cette connaissance du cœur.

Vous voudriez cerner avec des mots ce que vous avez toujours pressenti par la pensée.

Et sans doute voulez-vous aussi toucher du doigt le corps nu de vos songes.

Il est aussi bien que ce soit ainsi.

La source profonde de votre âme doit jaillir et ruisseler sourdement vers la mer.

Les trésors de vos profondeurs abyssales étincelleront dès lors dans votre regard.

Mais ne mettez pas dans la balance vos trésors incommensurables;

Ce n'est pas avec la perche ou la sonde que vous connaîtrez la profondeur de votre savoir.

Car votre être est une mer immense.

Ne dites pas: "J'ai trouvé la vérité ", mais plutôt, "J'ai trouvé une vérité. "

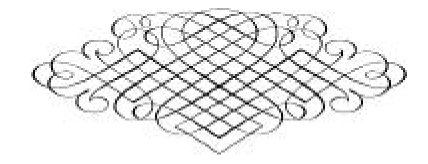
Ne dites pas: "J'ai trouvé la voie unique de l'âme ",

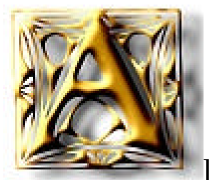
Dites plutôt: "Je me suis découvert à l'âme dans mon cheminement. "

Car l'âme chemine par tous les sentiers.

L'âme n'avance pas sur les grand-routes bien tracées; elle ne pousse pas aveuglément comme le roseau.

L'âme s'ouvre à sa propre déhiscence comme un lotus aux innombrables pétales.



lors un maître lui dit: Parle-nous de l'Enseignement.

Et il dit:

Nul homme ne peut vous révéler ce qui n'était déjà en éveil dans l'aube où vous parvenez par vous-mêmes à la connaissance.

Le maître qui chemine dans l'ombre prestigieuse d'un temple, avec une suite de disciples, ne nous donne pas de sa sagesse, mais plutôt de sa foi et de son amour.

Car s'il est vraiment sage, il sait ne pas pouvoir vous faire entrer dans la maison de sa sagesse; il vous conduira plutôt au seuil de votre esprit.

L'astronome saura mieux vous parler des grands espaces, qu'il en aura une plus grande compréhension, mais il ne pourra vous donner cette compréhension.

Le musicien peut faire pressentir par son chant les résonances profondes de l'univers, mais il ne peut vous donner l'oreille qui les entendra, ni la voix qui s'en fera l'écho.

Et celui qui maîtrise la science des nombres peut vous parler des confins du mesurable mais ne peut vous y conduire en personne.

Car la vision d'un homme ne peut pour prendre son envol s'appuyer sur la vision d'un autre.

Et tout comme chacun de vous doit se tenir seul devant la justice de Dieu, ainsi chacun doit-il rester seul dans sa connaissance de Dieu et sa compréhension des choses.

t un des jeunes gens dit: Parle-nous de l'Amitié.

Et il répondit, disant:

Avec vos amis vos vœux trouveront leur accomplissement.

Ils sont le champ que vous ensemencez avec amour et moissonnez avec gratitude.

Et ils sont votre table et votre feu.

Car vous ne craignez pas de vous présenter devant eux avec votre faim et cherchez l'apaisement en leur compagnie.

Lorsqu'un ami révèle le fond de sa pensée, vous ne craignez pas de l'écouter ouvertement, sans craindre de vous fermer à ce qu'il vous dit, et vous n'avez pas peur d'aller vers lui avec le " oui " de l'assentiment.

Et lorsqu'il est silencieux, votre cœur est encore à l'écoute de son cœur;

Car en amitié, les pensées, les désirs et les attentes sont donnés et partagés sans paroles, avec une joie discrète.

Quand vous devez vous séparer de votre ami, ne soyez pas affligés; car ce que vous aimez le plus en lui pourrait vous être révélé encore plus clairement en son absence, comme la montagne que l'on escalade apparaîtra plus clairement depuis la plaine.

Et ne cherchez pas à retirer de l'amitié autre chose que J'approfondissement de l'esprit.

Car l'amour qui ne vise pas exclusivement la découverte de son propre mystère n'est pas de l'amour, mais un filet que vous auriez tendu: vous ne saurez qu'y prendre des tourments.

Que le meilleur de vous-mêmes soit pour vos amis.

Si vous leur faites connaître vos revers de fortune, faites-leur connaître aussi vos succès.

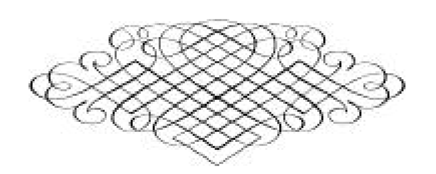
Que faites-vous de l'amitié, si vous ne recherchez vos amis que pour tuer le temps?

Recherchez plutôt leur compagnie pour faire vivre les heures.

Car il leur incombe de combler vos besoins, mais non pas votre vacuité.

Et dans la douceur de l'amitié réservez une place pour le rire et une place pour le partage des plaisirs.

Car c'est par la rosée des petites gentillesses que le cœur redevient matinal et se rafraîchit.



Puis l'érudit s'avança et dit: Parle-nous donc de la Parole.

Ce à quoi il répondit, en disant:

Vous parlez lorsque vous ne voulez plus entendre la rumeur des pensées qui vous troublent.

Quand vous ne parvenez plus à vous recueillir dans la solitude de votre cœur, vous êtes tout entier sur vos lèvres, et les sons qui s'en échappent ne sont alors que passe-temps et dérobade.

Et presque tout ce qui éclôt dans votre parole et dans la pensée est mort-vivant.

Car comme un oiseau du ciel, la pensée peut ouvrir ses ailes dans la cage des mots, mais elle ne peut y trouver son envol.

Il y a ceux qui, parmi vous, se réfugient dans les bavardages par peur d'être laissés à eux-mêmes. Car dans le silence de leur solitude ils se retrouvent nus et préfèrent se dérober.

Il y a ceux qui parlent et qui, sans s'en rendre compte et sans y penser, révèlent des vérités qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes.

Et il y a finalement ceux qui possèdent la vérité intérieure, mais qui ne font pas des mots son truchement.

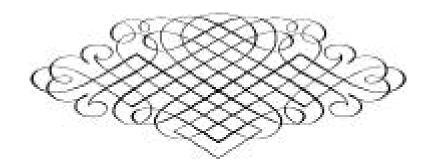
Car c'est au plus profond d'eux-mêmes qu'ils éprouvent le rythme pur et silencieux de l'esprit.

Lorsque vous rencontrez un ami sur la route ou sur la place du marché, laissez l'esprit qui est en vous animer vos lèvres et votre langue.

Que la voix en votre voix parle à l'oreille enfouie en son oreille,

Car en son âme sera inscrite à jamais la sincérité de votre cœur comme le goût du vin demeure,

Après que nous en ayons déjà oublié la couleur, lorsqu'il n'en reste plus.



Alors un astronome s'adressa à lui: Maître, qu'est-ce que le Temps?

Et il répondit:

Il vous serait possible de mesurer le temps immensurable et immense;

Il vous serait possible de régler parfaitement votre conduite, et le cours de votre pensée, sur les heures et les saisons;

Il vous serait possible de faire du temps un fleuve sur les bords duquel vous iriez volontiers vous asseoir pour en contempler le cours.

Qu'en la part intemporelle de vous-mêmes subsistera toujours une conscience de la pérennité de la vie,

Et la conscience que les jours passés n'ont jamais été que la mémoire d'aujourd'hui, comme les lendemains ne seront jamais que les rêves d'aujourd'hui.

Car ce qui en vous chante et contemple est l'écho lointain de la déflagration originelle d'où s'éparpillèrent les étoiles du ciel.

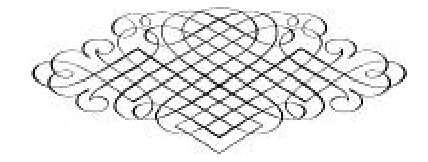
Qui parmi vous ne ressent avec quelle ferveur il pourrait aimer ?

Et cependant, qui ne se désole pas que cet amour illimité reste enfermé au centre de lui-même, ne se mouvant pas de pensées amoureuses en d'autres pensées amoureuses ou de gestes d'amour en d'autres gestes d'amour ?

Et le temps n'est-il pas aussi comme l'amour, sans division et sans lieu ?

Alors si par la pensée il vous faut scander le temps en tranches de saisons, faites qu'en chaque saison l'on puisse discerner toutes les saisons,

Et laissez par le souvenir se confondre aujourd'hui avec le passé, et par le désir laissez aujourd'hui se fondre dans le futur.



Et l'un des anciens de la cité prit la parole et dit:

Parle-nous du Bon et du Mauvais.

Et il répondit:

Je peux vous parler de ce qu'il y a de bon en vous, mais non pas de ce qu'il y a de mauvais.

Car qu'est-ce que le mal, sinon le bien lorsqu'il est harcelé par la faim et la soif?

Lorsque le bon a faim il ne craint pas de chercher sa nourriture jusque dans les recoins obscurs, et quand il a soif il ne craint pas de se désaltérer d'eaux putrides.

Vous êtes bons lorsque vous ne faites qu'un avec vous-mêmes.

Pourtant, ce n'est pas parce que vous n'êtes pas entièrement vous-mêmes que vous serez mauvais.

Car une maison où règne la mésentente n'est pas forcément une école du crime, ce n'est qu'une maison affligée par la mésentente.

Comme un navire sans gouvernail peut errer longtemps parmi les récifs sans faire naufrage.

Vous êtes bons lorsque vous vous efforcez de donner de vous-mêmes.

Pourtant vous n'êtes pas forcément mauvais si vous cherchez à tourner les choses à votre avantage.

Car vous n'êtes alors qu'une racine fouillant les entrailles de la terre pour en sucer le sein.

Et le fruit oserait-il dire à la racine: " Efforce-toi d'être mûre et bien en chair comme je le suis, et abonde sans cesse dans ta générosité. "

Car s'il est nécessaire au fruit de se donner, il est nécessaire à la racine de recevoir.

Vous êtes bons lorsque pleinement éveillés dans tout ce que vous dites.

Pourtant vous n'êtes pas mauvais si vous êtes encore endormis quand votre langue s'agite en tout sens et sans dessein.

Car les efforts pour s'exprimer les plus maladroits, renforcent à la longue une langue faible.

Vous êtes bons quand vous allez droit au but, d'un pas assuré.

Et pourtant vous n'êtes pas mauvais parce que vous allez de-ci de-là, tâtonnant et trébuchant. Car même ceux qui se traînent ne vont pas à rebours.

Cependant vous qui êtes forts et agiles, ne boitez pas devant les infirmes, croyant ainsi les ménager et leur être agréables.

Il est mille façons de se rendre estimable, cependant vous ne serez pas vils si vous n'avez pas su l'être.

Vous n'aurez fait que vous laisser aller et que paresser.

Et il est bien regrettable que les cerfs ne puissent enseigner leur rapidité aux tortues.

Votre désir de vous fondre tout entier en l'immensité est ce qu'il y a de plus noble en vous: et il y a ce désir en chacun de vous.

Mais pour certains, ce désir est si violent que, tel un torrent impétueux, il emporte avec lui le mystère des collines et le chant des forêts, les précipitant dans la mer.

Et chez d'autres il n'est qu'un filet d'eau bien tranquille se perdant à chaque accident de terrain et n'atteignant l'estuaire qu'au bout de mille méandres, après s'être longtemps attardé.

Mais celui qui a les plus hautes aspirations ne saurait dire à celui qui ne tend à rien: " Qu'est-ce qui te retient et te rend si hésitant ? "

Car celui qui est vraiment bon ne demande pas au démuni: " Où sont tes richesses ? " ni à celui qui n'a pas de toit: " Qu'as-tu fait de ta maison ? "

Alors une prêtresse dit: Parle-nous de la Prière. Et il répondit:

Vous venez à la prière dans la détresse et le besoin.

Puissiez-vous prier également lorsque vous êtes portés par la joie et connaissez vos jours les plus heureux.

Car qu'est-ce la prière sinon ce qui s'ouvre en vous à la vie de l'univers.

Si vous éprouvez quelque soulagement à épancher vos noirs tourments vers le ciel, vous éprouverez un plus grand bonheur à donner libre expression à l'éclosion de votre cœur.

Et si votre âme ne parvient à vous inspirer la prière que lorsque vous êtes en pleurs, elle doit vous talonner sans cesse, malgré vos pleurs, pour vous l'inspirer lorsque vous riez.

Avec la prière, vous allez, dans la pureté de l'air, à la rencontre de tous ceux qui sont également absorbés dans la prière en cet instant, et que vous n'auriez jamais rencontrés autrement.

Aussi, faites que ces heures passées dans ce temple invisible soient d'extase et de douce communion.

Car si ce n'est que pour demander une faveur, que vous vous élevez dans ce temple, vous n'en recevrez point;

Et si c'est pour vous mortifier, vous ne serez pas relevés;

Et même si c'est pour solliciter des faveurs pour autrui, vous ne serez pas exaucés.

Estimez-vous heureux d'avoir seulement pu vous élever jusqu'à ce temple invisible.

Je ne peux vous dire en quels mots prier.

Dieu n'entend pas les paroles qui Lui sont adressées quand I1 ne les a pas Lui-même déposées sur vos lèvres.

Je ne peux vous faire entendre la prière des mers, et des forêts, et des montagnes.

Car c'est en votre cœur que vous découvrirez cette prière, puisque vous êtes nés des montagnes, des forêts et des mers.

Il vous suffit de vous mettre à l'écoute, dans le calme profond des nuits, pour les entendre murmurer:

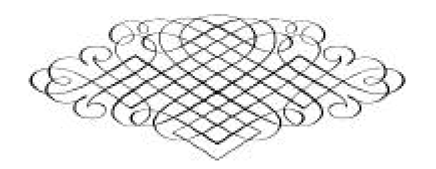
"Mon Dieu, qui es de chacun de nous-même la part éthérée, c'est par Ta volonté en nous que nous voulons.

C'est par Ton désir en nous que nous désirons.

C'est par Ton élan en nous que nos nuits, qui sont aussi les Tiennes, seront transfigurées en des jours, qui seront aussi les Tiens.

Nous ne pouvons rien Te réclamer car Tu connais nos besoins avant même que nous les ressentions:

Tu es notre manque et en nous ayant donné de Toi-même, Tu nous as tout donné. "



Alors un homme, que l'on ne voyait dans la cité qu'une fois l'an, s'avança et dit: Parle-nous du Plaisir.

Il répondit, disant:

Le plaisir est un chant de liberté.

Mais il n'est pas la liberté. C'est l'éclosion de vos désirs, Mais n'est pas leur fruit.

C'est un approfondissement qui appelle une culmination,

Mais il n'est ni gouffre ni sommet. C'est l'oiseau en cage prenant son essor, Mais ce n'est pas le vaste ciel où il vole. Certes, le plaisir est un chant de liberté.

Et s'il est une chose à laquelle j'aspire, c'est de vous voir le chanter de tout votre cœur;

Pourtant je ne permettrais pas que vous perdiez votre souffle à le chanter.

Vos jeunes gens, pour la plupart, recherchent la jouissance comme si c'était tout ce que l'on peut désirer, et ils sont jugés et réprimandés pour cela.

Je ne voudrais ni les juger ni les condamner.

Je les exhorterai à chercher plus loin.

Car, s'ils trouveront encore la jouissance, ils ne la trouveront pas seule:

La jouissance a sept sœurs, et la moindre d'entre elles dépasse la jouissance encore en beauté.

N'avez-vous pas entendu parler de cet homme qui a trouvé un trésor en cherchant des racines potagères?

Quant aux plus anciens, ils ont choisi pour la plupart de ne pas se souvenir de leurs heures de plaisir, et ils croient devoir en avoir honte comme si elles n'étaient que des moments d'égarement ou d'ivresse.

Mais le remords ne fait que nous engourdir la conscience; il ne peut la purifier.

Ceux-là devraient plutôt penser à leurs plaisirs de jadis avec gratitude, comme d'une bonne récolte après l'été.

Toutefois, si cela peut leur donner bonne conscience d'entretenir le remords, laissez-leur ce réconfort.

Et il y a, parmi vous, ceux qui ne sont plus assez jeunes pour se mettre en route et qui ne sont pas encore assez vieux pour en donner le témoignage, et qui, dans la peur d'entreprendre la quête ou de se la rappeler, renoncent à tous les plaisirs pour ne pas être accusés d'avoir négligé l'esprit ou de l'avoir offensé.

Ils retirent néanmoins une satisfaction dans le fait même d'y renoncer.

Et ils sont de ceux qui trouvent un trésor alors qu'ils creusaient fébrilement la terre de leurs mains.

De toute façon, dites-moi, par lequel d'entre vous l'esprit se laisserait-il offenser?

Le rossignol pourrait-il troubler le calme profond de la nuit, et les lucioles pourraient-elles briller au détriment des étoiles ?

Ce feu dans l'âtre et la fumée dans la cheminée pourraient-ils devenir un fardeau pour le vent ?

Pensiez-vous donc que l'esprit n'est qu'une flaque d'eau que l'on peut troubler du bout du bâton ?

Il se trouve qu'à vous refuser les plaisirs, vous ne faites qu'en reléguer le désir dans les replis de votre être.

Mais comment savoir ce qui ressurgira demain, de tout ce que nous nous sommes épargnés aujourd'hui?

Car le corps lui-même sait trop bien ce qui lui échoir et quels sont ses besoins légitimes et ne se laissera pas illusionner.

Votre corps est la harpe de votre âme.

Il vous appartient d'en tirer des accents harmonieux ou des dissonances.

Maintenant vous vous demandez en votre cœur:

" Comment départager des plaisirs ceux qui sont bons de ceux qui ne le sont pas ? "

Allez à vos champs et à vos jardins et vous apprendrez tout le plaisir qu'a l'abeille à faire le miel des fleurs,

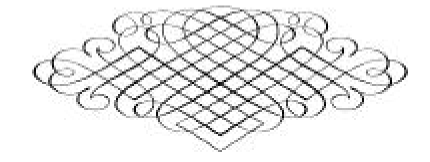
Et tout le plaisir qu'a la fleur de céder à l'abeille ce dont elle fera son miel.

Car pour l'abeille, la fleur est une fontaine de jouvence,

Et pour la fleur, l'abeille est une messagère de l'amour.

Et pour toutes deux, pour l'abeille comme pour la fleur, donner à l'autre et recevoir de l'autre ces plaisirs est davantage qu'un besoin, c'est une véritable extase.

Gens d'Orphalese, soyez en vos plaisirs comme des fleurs et des abeilles.



t un poète dit, Parle-nous de la Beauté.

Ce à quoi il répondit:

Où trouverez-vous la beauté et comment la chercherez-vous, si elle ne devient pas elle-même votre voie et votre guide?

Et comment saurez-vous l'évoquer dans vos paroles si elle ne vient pas d'elle-même constituer leur trame?

Les êtres affligés et meurtris disent: "La beauté est gentille et douce. Comme une jeune mère étonnée de se trouver si radieuse, elle passe sans se troubler parmi nous. "

Et les passionnés disent: " Il n'en est rien, la beauté est chose redoutable et puissante. Elle est une tempête qui fait trembler la terre sous nos pieds et fait gronder le ciel au-dessus de nos têtes. "

Les êtres éreintés et épuisés disent: " La beauté est un doux murmure. Elle sait se faire entendre de l'esprit.

Sa voix fléchit sous nos silences comme une lumière évanescente vacille quand la pénombre se fait mena-çante. "

Mais les gaillards disent: " Nous entendons son cri dans les montagnes, et avec ses clameurs, un martellement de sabots, un bruissement d'ailes et un rugissement de lion. "

Au cœur de la nuit, les veilleurs de la cité disent:

" La beauté s'élèvera à l'Est avec l'aurore. "

Et en plein midi, les hommes de grands labeurs et de voyages disent:

" Nous l'avons aperçue qui se penchait sur la terre par l'embrasure du couchant. "

Ceux que les neiges de l'hiver ont enfermés disent: " Elle viendra avec le printemps, en gambadant dans les collines. "

Et dans l'étau des chaleurs d'été les moissonneurs disent: "Nous l'avons vue virevolter avec les feuilles de l'automne, et nous avons aperçu quelques flocons de neige dans ses cheveux. "

Voilà ce que vous avez dit de la beauté, entre autres choses.

Mais à chaque fois, vous n'avez pas parlé de la beauté et ne parliez que de vos désirs insatisfaits.

Et la beauté n'est pas la satisfaction d'un besoin mais la recherche d'une extase. Elle n'est ni une bouche assoiffée ni des mains tendues, Mais plutôt un cœur embrasé et une âme envoûtée.

Elle n'est pas l'image que vous avez plaisir à voir ni le chant que vous aimez entendre.

Mais plutôt une image que vous voyez les yeux fermés et une chanson que vous entendez sans prêter l'oreille.

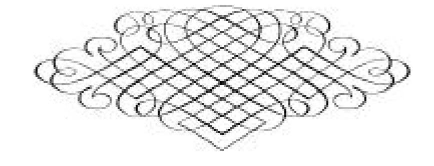
Elle n'est pas la sève claire sous l'écorce rugueuse ni une aile frémissante sous une griffe acérée, mais plutôt le jardin d'une incessante floraison et une nuée d'anges à l'envol perpétuel.

Gens d'Orphalese, la beauté c'est la vie lorsqu'elle se dévoile sous son jour le plus sacré.

Et vous êtes cette vie et aussi ce voile.

La Beauté est l'éternité lorsqu'elle se contemple en un miroir.

Et vous êtes cette éternité et aussi ce miroir.



t un vieux prêtre dit: Parle-nous de la Religion.

Et il dit:

Ai-je jamais parlé d'autre chose?

La religion n'est-elle pas dans tous nos actes et toutes nos pensées,

Et n'est-elle pas aussi dans ce qui n'est ni acte ni pensée, mais le sentiment d'un mystère et sa révélation toujours renouvelée dans l'âme, même pendant que de nos mains nous équarrissons la pierre et tissons sur le métier?

Car qui peut séparer la foi en son cœur des actes de ses mains ou encore, ce qu'il croit de ce qui l'occupe ?

Qui peut faire le décompte de toutes ses heures et déclarer: " Celles-ci je les consacre à Dieu et celles-là je les réserve pour moi; celle-ci est consacrée à mon âme et celle-là, à mon corps ? "

Car les heures sont des ailes dont les battements dans l'espace se font toujours d'un moi à un autre moi.

Et celui qui affiche sa moralité comme un costume d'apparat aurait mieux fait de rester nu.

Le vent et le soleil ne feront pas d'accrocs dans sa peau.

Et celui qui règle chacune de ses conduites en fonction d'une morale met le rossignol en cage.

Les chants les plus libres ne s'élèvent pas entre les murs de prisons où derrière des barbelés.

Et celui qui fait de son culte une fenêtre qu'il peut tantôt ouvrir et tantôt fermer, n'a pas encore pénétré dans la maison de son âme où les fenêtres sont si vastes qu'elles s'étendent d'une aurore à l'autre.

Faites de votre vie quotidienne votre temple et votre religion.

Lorsque vous décidez d'y rentrer, faites-le sans réserve. Emportez la charrue et la forge, le maillet et le luth,

Ainsi que toutes les choses que vous avez façonnées par besoin ou par agrément.

Car dans la rêverie la plus élevée, vous ne surpassez jamais vos meilleures réalisations et vous ne tombez jamais plus bas que vos échecs les plus douloureux.

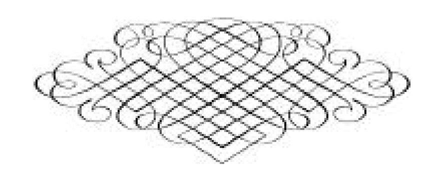
Et tâchez d'emmener avec vous tous les hommes: Car dans le culte le plus fervent, vous ne pourrez jamais vous exhausser au-dessus de leurs espoirs ni vous prosterner plus bas que leurs désespoirs.

Si vous avez le désir de connaître Dieu, ne croyez pas Le trouver dans la résolution d'énigmes.

Regardez plutôt autour de vous et vous Le verrez qui joue avec vos enfants.

Et regardez le ciel et vous Le verrez marcher avec les nuages, tendre Ses bras dans l'éclair et descendre sur vous avec la pluie.

Vous verrez Son sourire dans les fleurs et dans chaque arbre, vous verrez Ses mains qui s'élèvent et dansent.



Alors Almitra prit la parole, disant:

Nous voulons maintenant savoir ce qu'est la Mort.

Et il dit:

Si vous pouviez percer à jour le secret de la mort, où le pourriez-vous sinon dans le cœur de la vie ?

La chouette dont les yeux nyctalopes sont aveugles à la clarté du jour, ne peut pénétrer le mystère de la lumière.

Si vous voulez vraiment contempler l'esprit de la mort, ouvrez-vous de tout votre cœur au grand corps de la vie.

Car la vie et la mort ne sont qu'une seule et même chose, comme les fleuves et l'océan ne sont ultimement qu'une seule chose.

Au cœur de vos espoirs et de vos désirs, vous avez une connaissance ineffable de l'au-delà.

Et comme les semences frémissent de désir sous la neige, ainsi votre cœur rêve au printemps.

Soyez à l'écoute de vos rêves car c'est en ceux-ci que sont cachées les portes de l'éternité.

Votre hantise de la mort n'est que le trouble que ressent le berger qui comparaît devant le roi, au moment où celui-ci lui fait l'honneur d'étendre la main sur lui.

Le berger n'est-il pas rempli de joie, malgré son appréhension, à l'idée de recevoir une telle marque d'estime de la part d'un roi?

N'est-il pas davantage en état de comprendre cette appréhension ?

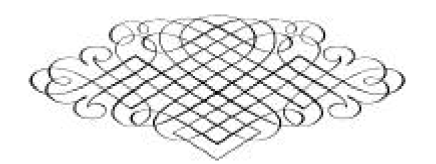
Car qu'est-ce que mourir si ce n'est offrir sa nudité au vent et s'évaporer sous le soleil?

Et cesser de respirer, n'est-ce pas libérer le souffle de son cycle lancinant, pour qu'il s'élève et s'épanche dans le ciel, s'élançant vers Dieu, libéré de toute attache ?

Quand vous aurez bu au fleuve du silence, alors vous chanterez vraiment.

Et quand vous serez parvenus au sommet de la montagne, alors commencera enfin votre ascension.

Et quand la terre réclamera votre dépouille, alors vous danserez vraiment.



ais déjà la nuit tombait.

Et Almitra la voyante dit:

Que ce jour, ce lieu et l'esprit qui nous a parlé, soient à jamais consacrés dans notre cœur. Et il répondit: Est-ce bien moi qui ai parlé?

Ne me fallait-il pas aussi entendre ce qui a été dit?

Alors, comme il commençait à descendre les marches du temple, tout le peuple se mit à le suivre. Et ayant rejoint son vaisseau, il se tint sur le pont.

Il se tourna alors de nouveau vers le peuple puis, en élevant la voix" il leur dit: Gens d'Orphalese, le vent me presse de vous quitter. Bien que je ne sois pas dans une aussi grande hâte que le vent" il me faut partir.

Car nous qui errons, toujours en quête d''une voie plus solitaire, ne commençons pas la journée là où nous avons terminé la précédente;

Et le soleil pour nous ne se lève pas là où il nous avait laissé au soir.

Car nous sommes en chemin même lorsque la terre sommeille.

Nous sommes comme les graines d'une plante vivace et c'est lorsque notre cœur est le plus mûr et le plus rempli que nous sommes livrés entre les mains du vent et dispersés sur la terre.

Mon séjour parmi vous fut bref et davantage le fut mon parler.

Mais dès que ma voix ne résonnera plus à vos oreilles et que vous n'aurez plus le souvenir de mon amour, je reviendrai parmi vous.

Et c'est par un cœur plus ouvert et par des lèvres plus dociles à l'esprit que je parlerai.

Soyez-en assurés, je reviendrai avec le retour des marées,

Et la mort dût-elle m'enfouir et le vaste silence devenir mon linceul, je parviendrais jusqu'à vous pour me faire comprendre.

Et ce n'est pas en vain que j'aurais sollicité votre écoute.

Car, pour peu que ce que je vous ai dit jusqu'ici soit vérité, cette vérité se révélera d'une voix plus claire et dans des mots plus propres à vous rejoindre dans vos pensées.

Je pars avec le vent, gens d'Orphalese, mais non pas pour me perdre dans le néant.

Et si ce jour n'est celui de l'accomplissement de tous vos vœux et n'a pas donné la pleine mesure de mon amour, qu'il soit la promesse d'un jour à venir.

Les vœux de l'homme peuvent changer, mais son amour ainsi que le désir de voir cet amour donner satisfaction à ses v~ux restent les mêmes.

Aussi ayez l'assurance que je ressurgirai du grand silence.

La brume se dissipe à J'aurore, laissant une rosée sur les terres, avant de s'élever et -- devenue nuée -- retomber en pluie.

Et je n'étais pas différent de cette brume.

Au cœur de la nuit, lorsque plus rien ne bouge, j'ai marché dans vos rues et par D'esprit je vous ai re}oints dans vos demeures.

Et je sentais vos battements de cœur dans ma poitrine et votre souffle sur mon visage et vous m'étiez tous intimement connus.

Oui, j'ai tout su de vos joies et de vos peines et jusqu'au plus profond de votre sommeil, vos rêves étaient aussi les miens.

J'étais ainsi parmi vous, comme un lac dans les montagnes.

Je reflétais l'image des sommets et des flancs escarpés qui se dressent en vous et même les hordes fugitives de vos pensées et de vos désirs.

A l'étendue de mon silence se joignaient par mille ruisseaux les rires de vos enfants et par fleuves entiers, l'ardeur de vos jeunes gens.

Et lorsqu'ils se déversaient en moi, les ruisseaux et les fleuves ne laissaient pas de chanter.

Mais de tout ce qui se déversa en moi, ce qui me parut plus doux que le rire encore et plus ardent que le désir,

C'est l'illimité en chacun de vous;

C'est l'homme immense dont vous n'êtes que les chairs et les ligaments,

C'est le chant dans lequel tous vos chants ne sont que des frémissements étouffés.

Et c'est en cet homme immense que vous trouverez votre immensité.

Et c'est le cherchant du regard que vous m'êtes apparus et que je vous ai aimés.

Car aussi éloignés dussiez-vous être, l'amour ne saurait-il encore vous toucher ?

Est-il une vision plus perçante, un espoir plus fou et même une présomption plus délirante qui puisse outrepasser son essor dans le vaste ciel?

Cet homme immense que vous portez en vous est comme un chêne géant qui porterait une couronne faite de fleurs de pommiers.

Sa puissance vous attache à la terre, son parfum vous transporte dans les hauteurs et dans sa pérennité vous êtes immortels.

On vous a souvent comparés à une chaîne, dont chacun de vous serait aussi faible que le maillon le plus faible. Mais ce n'est vous dire les choses qu'à moitié.

Il me faudrait aussi vous dire que vous êtes chacun aussi forts que le maillon le plus fort.

Et ce serait se faire une idée de la toute-puissance de l'océan à la légèreté de son écume, que de vous juger à partir de vos faits et gestes les plus menus. Et ce serait tenir rigueur aux saisons de leur inconstance que de vous juger d'après vos défaillances.

Oui, vous êtes comme un océan,

De nombreux navires restent échoués sur vos rivages en attente de la marée, mais vous ne pouvez hâter l'afflux des eaux, car même l'océan ne peut le faire.

Oui, et vous êtes également comme les saisons.

Bien qu'en votre hiver vous semblez ne plus croire en votre printemps,

Il est un printemps qui se love en vous; il a un sourire sur ses lèvres ensommeillées et ne se laissera offenser par le doute.

Ne croyez surtout pas que je dis toutes ces choses afin que vous puissiez vous dire après;

" Il ne tarissait pas de louanges. Il nous a vu sous notre jour le meilleur. "

C'est que je prends soin de ne mettre en mots que ce dont vous avez déjà connaissance dans la pensée.

Et la connaissance par les mots n'est-elle pas l'ombre d'une connaissance silencieuse ?

Vos pensées et mes paroles ne sont que les pulsations d'une mémoire scellée où se trouve enfermée la chronique des jours anciens,

Ainsi que des jours immémoriaux où la terre ne savait rien de nous ni d'elle-même,

Ainsi que des nuits où la terre était en proie aux convulsions de son chaos.

Une lignée d'hommes sages sont venus parmi vous pour vous donner la sagesse.

Mais moi je suis venu pour que vous me donniez une part de cette sagesse que vous aviez déjà.

Et voici que j'ai trouvé quelque chose qui est encore plus désirable que la sagesse.

C'est un feu sacré en chacun de vous qui ne cesse de s'aviver lui-même et de prendre de l'ampleur parmi VOUS

Et pourtant, vous restez indifférents à son progrès et ne faites que vous lamenter sur la vaine dispersion de vos jours.

Alors qu'il s'agit de la vie elle-même qui s'est mise en quête de la vie dans les corps transis par la peur de la mort.

Pourtant ce lieu n'est pas un sépulcre.

Voyez plutôt ces montagnes et ces plaines comme un berceau et un seuil sacré.

Et même au cimetière, où sont ensevelis vos ancêtres, regardez bien comme vous y passez, et vous ne manquerez pas de vous y voir danser main dans la main avec vos enfants.

Car plus souvent que vous ne le croyez, vous participez à de telles réjouissances.

D'autres sont venus à vous, auxquels vous avez donné richesse, puissance et gloire, en échange de quelques promesses dorées.

Et envers moi, qui ne vous ai même pas fait de promesse, vous avez été encore plus généreux.

Vous m'avez donné une soif plus profonde de la vie. Certes, on ne peut faire de plus grand présent à un homme que de rendre tous ses désirs plus vifs et ses lèvres plus assoiffées,

Et de faire de la vie une fontaine toujours jaillissante. Et il n'est rien qui m'honore et me récompense autant, à chaque fois que je vais boire à la fontaine, que d'y trouver l'eau vivante, elle-même assoiffée:

Et elle me boit pendant que je m'en désaltère.

Certains d'entre vous me croient trop fier et trop timide pour recevoir vos présents.

J'ai en effet trop de fierté pour prendre votre argent, mais j'accepte volontiers vos présents.

Et si je me suis nourri de baies dans les collines, quand vous m'auriez voulu assis à votre table,

Et si j'ai dormi sous le portique du temple, quand vous m'auriez volontiers hébergé,

Le souci constant que vous avez eu de mes jours et de mes nuits n'a pas moins rendu la nourriture douce à ma bouche et n'a pas moins orné mon sommeil de visions.

C'est pour ce souci de chaque instant que je vous suis le plus reconnaissant:

Votre générosité est sans limite et vous ne le savez même pas.

Certes, la générosité qui se contemple dans un miroir est vite changée en pierre,

Et une bonne action qui se désigne en termes flatteurs a tôt fait de parrainer un juron.

Certains d'entre vous m'ont trouvé par trop solitaire, ivre de ma propre solitude,

Et vous avez dit: " Il préfère converser avec les arbres de la forêt et fuir la compagnie des hommes.

Il préfère siéger à l'écart de tous dans les hauteurs et voir les choses humaines d'en haut. "

Il est vrai que j'ai séjourné dans les montagnes et parcouru des contrées lointaines.

Cependant, comment trouver le recul nécessaire pour vous voir, si ce n'est qu'en se plaçant de très haut ou de très loin ?

Et comment peut-on en effet vous toucher de si près à moins d'avoir été au plus loin ?

D'autres me criaient par leur être, sans pouvoir l'exprimer avec des mots:

" Etranger, étranger, toi que fascinent tant les hauteurs inaccessibles, pourquoi as-tu pris pour demeure les cimes où les aigles ont leurs nids ?

Pourquoi te faut-il rechercher ce qui est hors de toute atteinte ?

Quelles tempêtes pourras-tu saisir dans tes filets ? Et quels oiseaux fabuleux chasses-tu dans le ciel? Pourquoi ne deviens-tu pas l'un des nôtres?

Descends parmi nous et apaise ta faim avec notre pain et désaltère ta soif avec notre vin. "

Ils m'ont dit toutes ces choses dans la solitude de leur âme;

Mais si leur solitude avait été plus grande, ils auraient su que je ne voulais saisir dans mon filet que le secret de vos joies et de vos peines,

Et que je n'étais à l'affût que de l'être si vaste en vous qu'il marche dans le ciel.

Mais dans ma chasse j'étais aussi un gibier,

Car nombreuses sont les flèches qui ont quitté mon arc pour se loger dans ma poitrine.

Et dans mon envol j'étais aussi rampant,

Car lorsque je déployais à leur pleine envergure mes ailes sous le soleil, leur ombre sur la terre dessinait encore une tortue.

Et dans ma croyance j'étais aussi celui qui doute,

Car il m'a souvent fallu mettre le doigt dans ma blessure pour affermir ma croyance en vous et vous connaître davantage.

C'est nanti de cette conviction et de cette connaissance que j'affirme

Que vous n'êtes pas tout entier contenus dans votre corps,

Ni attachés à vos maisons ou à vos champs.

Ce que vous êtes vraiment se tient encore plus haut que les montagnes et court sur l'horizon avec le vent.

Ce n'est pas de ces choses qui se traînent vers le soleil pour se réchauffer ou se terrent dans des trous obscurs pour se protéger.

Mais une chose libre, un esprit qui recouvre la terre et s'épand dans l'éther.

Si ces paroles vous paraissent confuses, ne cherchez pas trop vite à les élucider.

Les choses en leur commencement sont vagues et nébuleuses, mais non pas en leur fin.

Et je préfère alors que vous vous souveniez de moi comme d'un commencement.

Tout ce qui vit et la vie elle-même sont issus des brumes de l'indéterminé et non pas de la netteté du cristal.

Et il se peut même que le cristal le plus pur ne soit qu'une brume rendue inerte.

Voilà ce dont je voudrais que vous vous souveniez, à chaque fois que vous me retrouverez dans le souvenir: Que votre plus grande force et votre détermination la

plus ferme sont ce qui vous a toujours semblé votre plus grande faiblesse et votre égarement.

N'est-ce pas avec votre souffle qu'a été érigée et consolidée votre charpente osseuse ?

Et n'est-ce pas un rêve dont nul d'entre vous ne se souvient pourtant d'avoir rêvé, qui a construit votre cité et façonné tout ce qu'elle contient ?

Lorsque vous pourrez voir les rythmes de ce souffle, Vous ne verrez plus rien d'autre, Et lorsque vous parviendrez à entendre les murmures de ce rêve, vous deviendrez sourds à tout autre son.

Vous ne voyez pas, vous n'entendez pas, et c'est mieux ainsi.

Le voile qui obscurcit vos yeux ne sera levé que par les mains qui l'ont tissé,

Et les sceaux d'argile qui bouchent vos oreilles ne seront brisés que par les doigts qui les ont pétris. Alors vous verrez. Alors vous entendrez.

Sans déplorer toutefois d'avoir connu la cécité, sans regretter la surdité.

Car c'est en ce jour que vous connaîtrez les fins cachées de toutes choses,

Et que vous bénirez l'obscurité comme vous voudriez bénir la lumière.

Ayant dit cela, il se retourna vers le pilote du navire, qui se tenait déjà à la barre, et dont le regard se fixait tantôt sur les voiles gonflées par le vent et tantôt sur le grand large.

Alors il dit:

Qu'il est patient, beaucoup trop patient, le capitaine de mon navire.

Le vent est bon et fait claquer les voiles;

Il semble que le gouvernail attend qu'on l'empoigne;

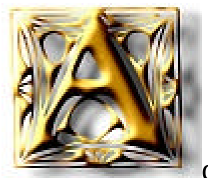
Et pourtant mon capitaine attend que j'aie dit tout ce que j'avais à dire.

Et pourtant tous mes mariniers, qui connaissent le rugissement des hautes mers, m'ont écouté jusqu'ici avec patience.

Mais maintenant je ne saurais les faire attendre davantage.

Je suis prêt.

Le fleuve a débouché sur la mer et bientôt la mère immense tiendra de nouveau son fils dans ses bras.

dieu, gens d'Orphalese,

Voici la fin du jour.

Qui se referme sur nous comme le nymphéa se replie sur ses lendemains,

Car nous préserverons ce qui nous a été donné,

Et si cela ne suffit pas, alors nous devrons nous retrouver et tendre tous ensemble nos mains vers Celui qui est la source de tous les dons.

N'oubliez pas que je vous reviendrai.

Avant longtemps, mon désir rassemblera la poussière et l'écume pour se faire un autre corps,

Avant longtemps, lors d'une brève accalmie de tous les vents, une autre femme me donnera naissance.

Je vous fais mes adieux ainsi qu'aux jeunes années que j'ai passées avec vous.

Il me semble que c'était à peine hier que nous avons fait cette rencontre dans un rêve.

Vous avez alors élevé vos chants autour de ma solitude, et de vos aspirations j'ai façonné une tour dans le ciel.

Mais aujourd'hui notre sommeil a été troublé et notre rêve s'achève, ce n'est plus l'aube.

Le flux de la lumière est sur nous, notre conscience vaporeuse est devenue un jour éclatant et il est temps de nous séparer.

Peut-être nous sera-t-il donné de nous rencontrer une fois de plus dans les franges crépusculaires de la mémoire. Alors nous parlerons de nouveau et ce chant que vous me ferez entendre sera plus profond.

Et quand nos mains se joindront encore une fois dans le rêve de se réunir, ce sera de nouveau pour construire tous ensemble une tour dans le ciel.

Comme il disait cela, il fit signe aux marins; et ayant aussitôt levé l'ancre et dégagé le navire de ses amarres, ils remontèrent vers l'Est.

Alors un cri s'éleva comme d'un même cœur et s'élança dans le crépuscule pour aller résonner sur l'étendue de la mer, comme une trompe de brume.

Seule Almitra restait silencieuse, qui cherchait à ne pas perdre de vue la forme évanescente du navire dans le lointain.

Et alors que tout le monde était parti, elle demeura seule sur le bord de mer et dans le fond de son cœur elle se remémorait ses dernières paroles:

" Avant longtemps, lors d'une brève accalmie de tous les vents, une autre femme me donnera naissance. "

